

C'EST UNE PETITE EAU-FORTE d'une obscénité remarquable. Dans le désordre d'un lit, une femme nue, cambrée, qu'un homme prend par-derrière, une main luttinant le téton gauche, l'autre soulevant la jambe droite à la pliure du genou. Les seins, le ventre et les cuisses ont le luisant des charcuteries de qualité. La gravure est si fine que l'on pourrait compter les poils du pubis. La femme a un visage enfantin et doux, ses lèvres sont gonflées par le plaisir. L'homme paraît avoir le double de son âge : cheveux longs, frisés, bouc hérissé, face congestionnée. Sous la broussaille des sourcils, ses yeux brillent autant que le gros diamant qu'il porte à l'oreille.

– Alors, monsieur Brigby ? Que voyez-vous ?

Avec sa longue barbe, ses cheveux blancs et sa calotte, Houtmans a l'air d'un sage docteur du sanhédrin. Trompeuse apparence, il n'est qu'épicier.

– Je vois... je vois l'accouplement d'un satyre et d'une nymphe, répond Brigby dont le teint a viré au carmin.

Oppressé, il respire à petits coups dans la touffeur de la boutique.

– C'est bien plus que cela, monsieur.

– Que voulez-vous dire ? Cette scène aurait-elle un sens caché ?

Après un temps, Houtmans chuchote :

– Il s'agirait d'un autoportrait...

– Comment cela ?

– Eh bien, l'artiste s'est représenté en fornicateur.

– Vous m'en direz tant ! Et la femme ?

– Quelle importance ? C'est une putain connue sous le nom de Zwantie.

– Elle paraît si jeune, murmure Brigby, reportant son attention sur la gravure.

– Le vice n'a pas d'âge.

– Certainement.

Brigby toussote et demande :

– Vous en avez d'autres ?

Houtmans retire avec précaution l'un des tiroirs du grand meuble à épices et le pose sur le comptoir. Des parfums de poivre et de girofle se répandent. D'une cache, il sort une liasse de papier vélin nouée d'un ruban de satin vert qu'il défait. Lissant les estampes du plat de la main, il les présente, l'une après l'autre, à la curiosité avide de son client. Toutes figurent d'énergiques scènes de copulation traitées avec la même crudité, le même souci du détail. Le blanc laiteux des chairs féminines est mis en valeur par des noirs veloutés, profonds. Les hommes sont en demi-teintes. Priapiques et lubriques, tous ressemblent peu ou prou, si Houtmans a dit vrai, à l'auteur des eaux-fortes dont le monogramme, *V.d.B.*, figure en bas à droite de l'image.

– Combien demandez-vous du lot ? s'enquiert Brigby.

Houtmans annonce un prix, l'Anglais se récrie, indigné.

Dans le registre qu'il tient d'une plume appliquée, Brigby note ce soir-là: « Un lot d'estampes de belle facture figurant des scènes mythologiques. Total: soixante florins. » Au terme d'un marchandage serré, il a payé plus de quatre fois cette somme à Houtmans. L'extrême rareté de telles images et leur qualité exceptionnelle justifient leur prix. En détenir est un délit passible de la prison, voire du bûcher selon les juridictions.

Grand amateur d'art, le roi Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, qui n'est pas homme à faire les choses à moitié, s'est fixé pour but de constituer la plus belle collection d'Europe. Il a commencé par racheter des œuvres de peintres célèbres à des pairs endettés, il a surtout chargé Sir Dudley Carleton, fin connaisseur, d'écumer le plat pays pour son compte lorsqu'il y était son ambassadeur. En quittant les Provinces-Unies pour assumer d'autres fonctions, Sir Dudley Carleton a trouvé en Brigby un rabatteur impitoyable et compétent. Il fallait également qu'il fût d'une discrétion à toute épreuve car le roi est aussi friand de pornographie. Ses cartons secrets recèlent déjà nombre de gravures que l'on doit à des talents français ou italiens. Les unes sont plaisamment troussées, d'autres habilement exécutées, aucune n'égale le détonnant mélange d'érotisme et de précision anatomique auquel parvient ce V.d.B. dont Houtmans distille la production sous couvert d'épicerie.

Pour avoir examiné, chez un libraire d'Amsterdam, quelques eaux-fortes d'un jeune prodige nommé Rembrandt van Rijn, Brigby s'est demandé si V.d.B. et Rembrandt n'étaient pas un seul et même artiste. Ce Rembrandt a la réputation d'être perpétuellement à court d'argent, une discrète manufacture d'images licencieuses lui assurerait un complément de revenus. Courbé sur sa loupe, Brigby a scruté la surface grenue du papier, suivi le cheminement des traits, plus fins que des cheveux, sondé l'exceptionnelle densité des noirs. Il a découvert de troublantes similitudes entre les évocations bibliques de Rembrandt et les scènes d'orgie signées V.d.B.: même usage dramatique de l'ombre et de la lumière, même science de la composition, même emploi de la pointe sèche pour mettre en exergue les personnages du premier plan. Le libraire lui a confié qu'il arrivait aussi à Rembrandt de traiter des sujets profanes, voire triviaux, alors pourquoi pas des scènes libertines? Mais en observant la direction des hachures, Brigby a compris que sa théorie était erronée: l'un des deux graveurs est droitier, l'autre gaucher.

Parmi les premières acquisitions de Brigby figurent des scènes d'intérieur, des paysages et des marines. Dans ce curieux pays qui parvient à se gouverner sans le secours des princes, il suffit de se rendre au marché: on peut s'y procurer de la peinture aussi aisément qu'un quartier de bœuf ou un turbot pêché du jour, souvent pour moins cher. Brigby, en revanche, a dû déboursier une somme plus conséquente pour une huile sur panneau dudit Rembrandt qui, en dépit de son jeune âge, s'entend à faire grimper sa cote; mais son interprétation du sacrifice d'Isaac, par sa vigueur et son poudroisement de lumière dorée, éclipse le travail de tous ses concurrents. Si ce Rembrandt survit aux excès de table, de boisson et de luxure qui sont le lot des Flamands, on peut gager qu'il laissera derrière lui une œuvre considérable. Il ne peint pas de natures mortes et c'est regrettable car Sa Majesté les apprécie particulièrement.

Brigby entend alors parler d'un certain Torrentius, un peintre de Haarlem qui surpasserait tous ses rivaux. Une aura de mystère et de scandale flotte autour du personnage, deux excellentes raisons de se rendre sur place.

Austère et venteuse, la ville ne plaît guère à Brigby. On raconte que les prédicants y exercent une influence considérable, loin du relatif esprit de tolérance qui règne à Amsterdam, sous l'influence des Juifs. Brigby trouve à se loger chez ce que l'on pourrait appeler « un honorable correspondant », un certain Winckelboon, drapier de son état, qui pratique l'espionnage économique à ses heures, au profit de l'Angleterre.

Au nom de Torrentius, le visage de Winckelboon se ferme. L'artiste n'appartient manifestement pas au cercle des gens qu'un honnête négociant, même traître à sa patrie, estime fréquentables. Brigby insiste. Multipliant les soupirs et les mimiques de contrariété, le drapier finit par orienter son hôte vers Jeronimus Cornelisz, l'apothicaire qui vend au peintre ses huiles et ses pigments.

Le crocodile de tôle peinte qui tient lieu d'enseigne à la pharmacie grince lugubrement aux bourrasques venues de la mer. Brigby pousse la porte. L'échoppe est vide, il y flotte un parfum de soufre et d'herbes sèches. Décorés d'arabesques fleuries, les bocaliers de céramique alignés sur les étagères portent des noms latins. D'autres sont en verre, fermés par de gros bouchons. Ils contiennent des couleurs en poudre dont l'étiquette est libellée en caractères gothiques: cinabre, réalgar, orpiment. Moins poétique, ce schitgeel d'un vert éteint dont il n'est pas besoin de connaître le flamand pour comprendre le sens. Brigby lance quelques « Hého! » impérieux.

– Voilà, voilà! entend-il depuis l'arrière-boutique où l'apothicaire est sans doute occupé à concocter l'une de ses mixtures.

Brigby s'attendait à voir surgir un vieillard à barbiche coiffé d'un bonnet à gland, apparaît un trentenaire osseux, au teint bilieux, dont les cheveux noirs, séparés par une raie médiane, tombent droit jusqu'au col de dentelle blanche, très simple, qui rehausse la noirceur de l'habit par ailleurs constellé de taches. Sous l'arc net des sourcils, le regard est pénétrant. La bouche est étirée et mince, le nez étroit, sensible.

– Que puis-je pour vous?

– On me dit, monsieur, que vous êtes en affaires avec le peintre Torrentius?

– Je me flatte d'être son fournisseur, mais également son ami, répond l'apothicaire.

– Où puis-je le rencontrer?

Cornelisz dévisage son visiteur en silence. Brigby précise, péremptoire:

– Je suis John Seymour Brigby. Sachez que je suis mandaté par Sir Dudley Carleton, ex-ambassadeur de Sa Gracieuse Majesté, le roi Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, pour acquérir des œuvres auprès des meilleurs peintres de votre pays.

– Une louable entreprise s'il en est.

Brigby croit déceler une pointe de sarcasme dans le commentaire. Lorsqu'un peuple est gouverné par un *stadhouder* au lieu d'un souverain, note-t-il à part lui, les bonnes manières et le respect dû aux classes dirigeantes tendent à se perdre.

– Ce Torrentius m'a été chaudement recommandé par des connaisseurs...

– S'agissant de natures mortes, il est incontestablement le meilleur, confirme l'apothicaire.

– Voici qui me plaît et qui plaira à Sa Majesté le roi. Où et quand puis-je voir ses œuvres?

– Torrentius, monsieur, n'est pas d'un abord facile, répond Cornelisz après un silence.

– Faites-lui savoir qui je suis.

– Cela lui sera sans doute indifférent.

– Vous me surprenez.

– Torrentius est un homme qui n'obéit qu'à sa fantaisie et à son bon plaisir. Je vais voir ce que je peux faire et vous en aviserai. Où peut-on vous trouver?

– Chez monsieur Winckelboon, le drapier.

Trois jours. Brigby, ulcéré, doit patienter trois jours pleins avant d'être avisé que Torrentius consent à le recevoir. C'est ainsi, du moins, qu'il interprète le message qui lui a été remis par un domestique nonchalant du nom de Klaas. Dans l'intervalle, Brigby a fait l'acquisition de plusieurs compositions florales d'un goût raffiné. Les Hollandais sont passés maîtres dans l'art de faire pousser les fleurs mais également de les peindre: à ces bouquets, un peu trop parfaits pour être vrais, escargots, limaçons, papillons et scarabées apportent une touche réaliste. Brigby a également déniché au marché deux natures mortes assez plaisantes, l'une figure des coquillages, des crustacés et des poissons plats agencés en un très savant désordre; un chaton, dans l'ombre, convoite cette pêche miraculeuse. Sur l'autre tableau, une belle grappe de raisin, une grenade coupée en deux, des poires et un cédrat artistiquement épluché. La chair des fruits brille d'un éclat sucré qui donne envie d'y croquer. Ce Torrentius qui se fait prier pour recevoir un acheteur prestigieux, venu tout exprès d'Angleterre, est-il vraiment capable de faire mieux?

Dix heures ont sonné au clocher de Saint-Bavon lorsque surgit Klaas, vêtu de toile bise, un bonnet enfoncé sur ses cheveux filasse ; il ressemble plus à un mitron qu'à un domestique. D'un geste fort peu protocolaire, il invite Brigby à le suivre. Les deux hommes remontent la Damstraat, longent l'église, traversent le Grote Markt pour emprunter la Zijlstraat. Le peintre y occupe la moitié d'une demeure à peine moins opulente que celle de Winckelboon, ce qui laisse craindre que ses œuvres se vendent au prix fort. Brigby gravit derrière Klaas un escalier raide et ciré à la mode hollandaise avant de pénétrer dans la pièce dont *Torrentius* a fait son atelier. On y découvre, en un réjouissant capharnaüm, l'ensemble des accessoires grâce auxquels le peintre de natures mortes témoigne de sa dextérité à rendre les formes et les matières : animaux empaillés, minéraux, coquillages, crânes humains, ovins, caprins, pichets d'étain, de grès, de cuivre, paniers, livres, instruments de musique, fagots de partitions noués de rubans, pipes, verrerie de Bohême, bouteilles ventruées ou élancées, le tout recouvert d'une épaisse couche de poussière et festonné de toiles d'araignées, Klaas n'étant manifestement pas un athlète du plumeau. Sur un chevalet, un panneau rectangulaire, sans doute une œuvre en travail, est recouvert d'un drap. Un buffet supporte un alignement de vessies rebondies, une quantité de pots fermés par des bouchons de liège ou des tampons de chiffon, des bocal transparents remplis de liquides allant du jaune pâle à l'ambre foncé. Dans l'air flottent des parfums mêlés : huile de lin, fiel de bœuf, tabac, une pointe d'acide nitrique.

Une presse massive, composée d'un plateau qui circule entre deux cylindres de bois maintenus par un solide bâti, intrigue Brigby. Elle sert à imprimer les estampes que l'on fait sécher ensuite sur les fils qui courent d'un mur à l'autre, lui explique Klaas. Quel type d'estampes ? demande Brigby intéressé.

– On les appelle des eaux-fortes, monseigneur.

– Je sais cela, mon ami. Je voulais dire : que représentent-elles, ces estampes ?

– Oh des... des gens, quoi. Des personnes, balbutie Klaas qui détourne le regard et se hâte d'ajouter que son maître ne saurait tarder.

Pourquoi une question aussi banale le trouble-t-elle à ce point ? se demande Brigby. Mais voici que l'on entend grincer le parquet de la pièce voisine. *Torrentius* fait son entrée. C'est un homme bien bâti, qui, à l'approche de la quarantaine, commence à s'empâter. Son œil pétille, ses joues et son nez couperosés trahissent le bon vivant. Coiffés en arrière, ses longs cheveux sont maintenus par une résille, dégageant un front haut et bombé. Barbe et moustache sont peignées avec soin. À ses oreilles brillent des diamants, à ses doigts une émeraude, une améthyste, et plusieurs grenats sertis dans d'épais anneaux d'or. Il porte, sur un pourpoint de satin bicolore rehaussé de fils argentés, une fraise remarquable, moyen terme entre le modèle espagnol classique et celle que l'on appelle à *confusion* pour n'être point empesée. Brigby, vêtu lui-même d'un ensemble qui mélange subtilement le parme et l'orange brûlé se sent, face à cette apparition, tel un moineau à côté d'un paon. Le visage du peintre lui paraît curieusement familier et, se remémorant soudain où il l'a vu, il est saisi d'un vertige : avec son bouc pointu, *Torrentius* ressemble à s'y méprendre au satyre des gravures licencieuses, celui dont l'épicier Houtmans prétendait qu'il était un autoportrait. Après avoir soupçonné à tort Rembrandt d'être le sulfureux V.d.B., se pourrait-il que ce fût cet homme ? Un détail achève de perturber Brigby : le lot de gravures que lui a vendues Houtmans était noué d'une faveur de satin vert, la même qui attache les partitions que Brigby peut apercevoir sur l'une des tables.

– Monsieur, votre visite m'honore ! clame *Torrentius*.

– C'est un plaisir de vous rencontrer, répond Brigby encore troublé par ses observations.

– C'est, m'a-t-on rapporté, Sa Majesté Charles I<sup>er</sup> qui vous envoie ?

– J'agis pour le compte de Sir Dudley Carleton qui fut son ambassadeur, du temps où Maurice de Nassau était *stadhouder*.

– Le roi d'Angleterre est un homme de goût.

– Assurément.

– Accrocher l'une de mes œuvres aux cimaises de son palais, rehaussera le prestige de ses collections, soyez-en sûr.

La fatuité du personnage! Brigby n'en revient pas. En outre, Torrentius s'exprime avec un accent affecté, parlant aussi fort que s'il s'adressait à une assemblée nombreuse. Il enchaîne :

– De même Charles règne-t-il sur l'Angleterre, de même me situé-je très haut au-dessus des autres peintres de natures mortes, ces tâcherons, ces besogneux, qui ne savent qu'étaler de la couleur sur de petits panneaux de bois...

– En quoi estimez-vous leur être supérieur? s'enquiert Brigby dont l'agacement va croissant.

– En tout, monsieur, en tout, ainsi que vous allez pouvoir en juger, répond Torrentius avec un regard limpide.

Est-il sincèrement persuadé de son propre génie ou est-ce une sorte de comédie qu'il me joue? s'interroge Brigby. Torrentius claque des doigts à l'intention de Klaas qui bâillait sans retenue dans son coin et lui intime l'ordre de servir à boire. Le domestique entreprend de déboucher une bouteille de vin.

– Il est encore bien tôt, ne trouvez-vous pas? objecte Brigby.

– Il n'est jamais trop tôt pour se faire plaisir! réplique le peintre avec un clin d'œil appuyé et un rire sonore.

Klaas essuie un verre avec un pan de sa chemise, y verse quelques gouttes et le tend à Torrentius, lequel promène son nez puissant au-dessus du liquide avant d'y goûter. Il sourit, et d'un bref hochement de tête signifie au domestique qu'il peut servir leur hôte. Brigby s'étonne de l'aspect du vin, un rouge délicat aux reflets presque orangés. L'arôme en est capiteux.

– Belle robe n'est-ce pas? commente Torrentius, oubliant un instant d'user de son accent artificiel. Dense et lumineuse à la fois. Ne dirait-on pas qu'un rayon de soleil s'y trouve captif?

– L'image est plaisante...

– C'est un vin de Bourgogne.

– Je suis, ma foi, plus habitué aux clarets de Bordeaux.

– C'est là le triste privilège des Anglais, monsieur. Exception faite pour les vins d'Yquem, ce sont les bourgognes qui ont ma préférence. Je les trouve plus charnels, plus authentiques, plus féminins.

Brigby n'aurait jamais imaginé que l'on pût qualifier un vin de charnel ou de féminin. Un peu dépassé, il opine et sèche son verre d'un trait.

– Très différent du bordeaux, en effet. Doux comme un velours d'Utrecht, se croit-il tenu d'ajouter, histoire de faire couleur locale.

– Si vous avez le regard aussi exercé que le palais, monsieur, nous allons nous entendre! assure Torrentius, l'air de se foutre de lui.

Il fait signe à Klaas qui remplit à nouveau les verres. Chercherait-il à me griser pour altérer mon jugement? se demande Brigby. Ah, ah! mon brave, il te faudra plus d'une bouteille pour y parvenir!

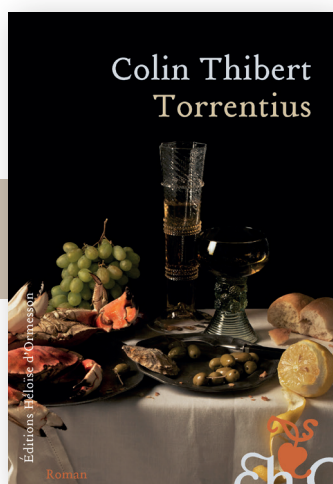
– La peinture et le vin s'apprécient de la même façon, péroré Torrentius. Il importe de les aborder sereinement, de s'en laisser pénétrer, de ne point se hâter de professer une opinion... Il convient, dit-il en mirant son verre à la lumière, d'observer les reflets et les ombres. Il faut laisser l'œil et l'esprit s'imprégner du tableau comme la langue s'imprègne des sucres de la vigne...

De retour dans son coin, Klaas bâille de plus belle. Le numéro sur le vin et la peinture, il pourrait presque le débiter lui-même tant il l'a entendu. Il y manquerait, bien sûr, la conviction, le feu et la faconde qui habitent son maître sitôt qu'il prend la parole. Torrentius sait enjôler ses clients potentiels avec de beaux discours. Mais il n'est pas seulement hâbleur, il pratique aussi le pilpoul sans le savoir. Ceux qui ont tenté de se mesurer à lui dans le domaine de l'éloquence et des idées s'en sont mordu les doigts. Ainsi Gideon van Sonnevelt, un prédicant de Bilthoven, qui s'est vu contraint d'admettre, à l'issue d'une implacable joute verbale, que ce Dieu auquel il vouait son existence n'était qu'une forme vide, un ectoplasme, une vue de l'esprit. À l'Auberge du Faucon doré, où l'affrontement s'est déroulé, on rit encore de la déconfiture du bigot. Torrentius mène la controverse comme une corrida, pressant son adversaire de questions aussi blessantes, aussi pointues que des banderilles, le feignant, l'épuisant pour l'acculer enfin dans

un angle où il lui assène le coup de grâce, l'ultime argument qui le laisse sans voix et sans réaction. Tout cela l'amuse au plus haut point et réjouit fort la galerie. Mais Gideon van Sonneveld, et d'autres, qu'il a pareillement étrillés, lui en conservent une tenace rancune.

À l'issue de sa dissertation sur la vigne et l'art de peindre, et après un troisième verre de bourgogne, Torrentius claque des doigts à l'intention de Klaas qui, d'un geste théâtral, entreprend de dévoiler le tableau fixé sur le chevalet. Si Brigby n'est qu'à moitié dupe de cette mise en scène bien rodée, il en reste néanmoins pantois. La composition est spartiate, presque minimaliste: devant trois flacons alignés à l'arrière-plan, un rouleau de papier à musique, deux plumes d'oie et un encrier sont disposés sur un tapis à franges d'un vert éteint. En comparaison, les natures mortes que Brigby a pu voir jusque-là évoquent la vitrine d'un brocanteur, celle d'un poissonnier ou d'un marchand de primeurs, tant les artistes ont joué l'accumulation pour démontrer leur savoir-faire. À l'inverse, Torrentius a opté pour le dépouillement, l'austérité. Il évolue manifestement dans une autre sphère, une sphère supérieure ainsi qu'il le dit lui-même. Les formes sont parfaites, le rendu des matières d'une époustouflante virtuosité. Il se passe bien autre chose dans cette peinture où les flacons ne sont pas simplement posés devant un fond neutre mais inscrits dans un espace que l'on devine infini, où l'air circule. La surface du tableau est lisse comme une vitre, attirante comme l'eau noire d'un puits. En se penchant, Brigby croit même sentir un souffle frais sur son visage.

– Monsieur, vous êtes un magicien! murmure-t-il, sincèrement ému.[...]



Né en 1951 à Neuchâtel, **COLIN THIBERT** a longtemps pratiqué le dessin et la peinture. Écrivain et scénariste, il a reçu le prix SNCF du Polar en 2002 pour *Royal Cambouis* (Série Noire, Gallimard).

Colin Thibert, *Torrentius*  
Roman

128 pages | ISBN 978-2-35087-537-8 | 15 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2019 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)